

Samedi 1^{er} avril 2017
nice-matin

Le TMN au fil d'Ascaride

C'est son ultime représentation, ce soir à Nice, dans une pièce qui fait la part belle aux femmes

Pantalón léger, talons hauts et crinière au vent, Ariane Ascaride parle comme elle est : sans fard. Sur la scène nigoise, qu'elle a investie mardi dernier avec une dizaine de comédiens, elle joue dans une trilogie de Simon Abkarian (également metteur en scène et comédien dans le rôle du père). Elle y campe Nourissa, « la mère méditerranéenne dans toute sa splendeur » selon la comédienne. Ensemble ils ont deux filles et un fils. La pièce dépeint leur quotidien dans un quartier, dans une ville, quelque part au bord de la grande bleue. Une œuvre qui l'enthousiasme : « Les textes sont écrits dans un français extraordinaire, mêlé de poésie orientale. »

« Avoir plusieurs cultures est une richesse »

Dans « l'envol des cigognes », c'est la « quotidienneté » de la guerre qui est abordée. « Tout ce que cela peut détruire et transformer dans le quotidien. Souvent, les représentations de la guerre, au théâtre ou au cinéma, ne montrent que les événements. Ça détache les gens du sujet. Alors que là, dans la vie de tous les jours, le spectateur se retrouve. Il

peut se dire que lui aussi a fait telle ou telle chose. » Un procédé qui peut amener le public à comprendre comment des parents peuvent pousser leurs enfants à l'exil, sous de meilleurs auspices.

Au regard de l'actualité, Ariane Ascaride estime que c'est fondamental : « L'exil est quelque chose d'immensément difficile. C'est un déchirement. Il faudrait réfléchir à la façon dont on accueille les étrangers. Je suis issue de l'immigration (italienne), comme de nombreux Français. Pour moi, avoir plusieurs cultures, n'est pas un fardeau. C'est une richesse. Mais comme nous vivons des temps difficiles, les gens vont chercher la part obscure de l'humain. C'est toujours plus facile de se dire que c'est de la faute de l'autre. »

Ce soir, elle joue dans « Le dernier jour du jeûne ». Un volet aux saveurs de comédie épicée. On y retrouve la voisine colporteuse de ragot, l'ambiance de quartier d'une vieille ville. Mais surtout, la tradition qui pèse en premier sur les femmes. Et pas question de croire que cette histoire est d'un autre temps. « En temps de crise, comme aujourd'hui, les premières



A Nice, Ariane Ascaride retrouve ses racines italiennes.

(Photo Franck Fernandes)

à trinquet, ce sont les femmes. C'est elle que l'on veut faire rester à la maison. Qu'on veut couper du monde du travail. Qu'on veut isoler. »

Jamais dans la caricature

Une situation insupportable pour la comédienne engagée. « C'est la femme qui sauvera le monde. C'est par elle que tout arrive. C'est mon personnage qui dit à ses enfants qu'il faut partir pour échapper aux horreurs de la guerre. Les hommes réfléchissent beaucoup avant d'agir, alors que les femmes sentent ce qu'il faut faire, et elles réagissent immédiatement », martèle-t-elle. Ce rôle central de la femme, c'est à Simon Abkarian qu'on le doit, et la comédienne tient à lui rendre hommage : « Il a une fascination pour les femmes. Et un amour inmodéré pour sa mère, qui est une femme extraordinaire et qui lui a appris à regarder les femmes. Ses personnages féminins ne sont jamais dans la caricature, même s'ils sont hauts en couleur et explosifs. Pour moi Simon est un homme pareil qu'il sait pleurer. »

LUDOVIC MERCIER
lmercier@nicematin.fr